Document generated on 04/19/2024 11:02 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

Shakespeare pour les nuls
King Lear contre-attaque et *Notre Hamlet*

Yan Hamel

Number 130 (1), 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1297ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Hamel, Y. (2009). Review of [Shakespeare pour les nuls : *King Lear contre-attaque* et *Notre Hamlet*]. *Jeu*, (130), 32–34.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

King Lear contre-attaque

TEXTE PAR UN **COLLECTIF D'AUTEURS**, D'APRÈS **SHAKESPEARE** / MISE EN SCÈNE ET RÉGIE **JACQUES LAROCHE**
DÉCORS ET ÉCLAIRAGES **JEAN-FRANÇOIS LABBÉ** / COSTUMES ET ACCESSOIRES **JULIE MOREL**
MUSIQUE **THE FULL KING SHAKESPEARE'S BAND EXPERIENCE** / CHORÉGRAPHIE **DANIEL BÉLANGER**
AVEC **ALEXIA BÜRGER** (LE MATELOT), **CATHERINE LAROCHELLE** (LE CHAT), **VÉRONIKA MAKDISSI-WARREN** (LA PRINCESSE), **SOPHIE MARTIN** (LE CUISTOT), **FRANCIS MARTINEAU** (LE CRO-MAGNON) ET **ALEXANDRE MORAIS** (LE COW-BOY).
SPECTACLE DES **PRODUCTIONS PRÉHISTORIQUES**, PRÉSENTÉ À L'ESPACE LIBRE DU 28 AOÛT AU 13 SEPTEMBRE 2008.

Notre Hamlet

ADAPTATION, CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE **LOUIS FORTIER**
MUSIQUE **LOUIS SÉDILLOT** / IMPROVISATIONS VOCALES **ISABELLE RAJOTTE** / ÉCLAIRAGES **TINA PAQUET**
COSTUMES **GINETTE GRENIER** / MASQUES **SARTORI PÈRE** ET **DENIS DURAND** / SON **JÉRÔME HUOT**
MONTAGE SONORE **BENOÎT LEMAY** / CAPSULES VIDÉO **MAX-POL PROULX**
AVEC **DANIELLE BAREAU** (DENISE JOUANT HORATIO), **VANIA BEAUBIEN** (ROSELINE JOUANT LAERTES), **SOPHIE BRECH** (PEGGY JOUANT BERNARDO), **MARIE-DO COUSINEAU** (NOURA JOUANT CLAUDIUS), **LOUIS FORTIER** (ROBERT PANTALON), **STÉPHANIE LAMARRE** (BERTHE JOUANT HAMLET), **ANNIE LAROCHELLE** (MARTHE JOUANT OPHÉLIE), **ISABEL RANCIER** (MARINA JOUANT GERTRUDE) ET **ANNIE VALIN** (YVONNE JOUANT POLONIUS).
PRODUCTION DU **THÉÂTRE DE L'ATELIER**, PRÉSENTÉE À PREMIER ACTE DU 23 AU 28 SEPTEMBRE 2008.

YAN HAMEL

SHAKESPEARE POUR LES NULS

Dans la lignée du *Shakespeare for Dummies* créé aux États-Unis dans les années 80 par la Reduce Shakespeare Company (et reprise au Québec il y a quelques années par Jean-Guy Legault), les Productions Préhistoriques et le Théâtre de l'Atelier ont proposé cet automne, respectivement à Montréal et à Québec, des spectacles portant sur des personnages d'acteurs et de metteurs en scène déjantés s'essayant tant bien que mal, et plutôt mal que bien, à monter Shakespeare. *King Lear contre-attaque* met en scène une troupe guignolesque composée d'un matelot, d'un chat, d'une princesse, d'un cuistot, d'un Cro-magnon et d'un cow-boy qui tentent de se partager les rôles du *Roi Lear*, mais qui, reculant devant la multiplicité des personnages et la complexité des intrigues entremêlées, optent finalement pour un classique en apparence plus facile : « On fait-tu *Othello* à' place ? » *Notre Hamlet* fait pour sa part monter sur les planches un groupe de huit inadaptées grotesques – Denise, Peggy, Noura, Yvonne, Roseline, Marthe, Marina et Berthe – qui croient trouver une forme de rédemption existentielle en s'engageant dans la troupe de Robert Pantalon, où elles ont la possibilité de faire revivre à leur manière Claudius, Laertes, Ophélie et les autres protagonistes de la tragédie shakespearienne.

La réactualisation libre des pièces de Shakespeare les plus célèbres n'est évidemment pas une nouveauté. Une pléthore de metteurs en scène de théâtre et de cinéma s'est évertuée, avec plus ou moins d'inventivité et de succès selon les cas, à (re)mettre au goût du jour Prospero, Macbeth, Falstaff et consorts. Aussi, il n'est pas en soi surprenant de voir au cours de la même rentrée théâtrale deux compagnies prendre leurs aises avec quelques chefs-d'œuvre shakespeariens. Et pourtant, au-delà de la simple coïncidence, il me semble que la parenté du traitement réservé aux textes originaux dans *King Lear contre-attaque* et dans *Notre Hamlet* est révélatrice d'un rapport malaisé que le monde actuel entretient non seulement avec *le Roi Lear*, *Othello* ou *Hamlet*, mais aussi avec le répertoire théâtral classique, avec la « grande littérature » dramaturgique dont les pièces les plus connues de Shakespeare sont les métonymies. La plupart des réactualisations passées – pensons à l'excellent *Elseneur* de Robert Lepage – montraient que Shakespeare n'avait rien perdu de son actualité : les situations qu'il avait imaginées, les tourments de ses héros pouvaient trouver dans le monde actuel un cadre à leur juste mesure ; ils pouvaient être vécus, partagés et compris encore aujourd'hui. Les deux productions québécoises de cet automne disent exactement le contraire. À en croire les spectacles mis en scène par Jacques Laroche et par Louis Fortier, tout se passe comme si un fort décalage, comme si une insuffisance ou une inadéquation fondamentale rendaient l'œuvre shakespearienne cocasse aux yeux des contemporains.

Devant les trois portes d'un châtelet qui semble tout droit sorti d'un centre de la petite enfance, les six bouffons de *King Lear contre-attaque* s'agitent. Alors que les couleurs Fisher Price du décor conçu

par Jean-François Labbé et que la réjouissante originalité des costumes clownesques signés Julie Morel avaient pu, dans les premières secondes, faire espérer un spectacle éclaté, ludique, irrévérencieux et dynamique, force est de constater que la « relecture loufoque et fantaisiste du répertoire shakespearien » annoncée par l'affiche aura le ton, le contenu et l'intérêt d'une blague scatologique. La volonté de s'esclaffer à tout prix sans se poser de questions qui anime tant de Québécois gagne hélas du terrain, allant maintenant jusqu'à envahir les salles de spectacle dédiées à la diffusion du théâtre expérimental. Quelques rires gras fusent au moment où Iago-le-Chat met en garde Othello-le-Cro-magnon : « Attention, si tu pousses trop fort, tu vas faire caca ! » La même rigolade de connivence régressive se fait entendre quand Cassio-le-Cow-boy se met à uriner sur le côté jardin de la scène… Outre les plus criantes grossièretés, le texte original a été remis au (mauvais) goût du jour par un « collectif d'auteurs » qui, ne se privant d'aucune facilité, se sera contenté d'introduire ici un téléphone cellulaire, là une allusion à Facebook, et ce, tout en transposant le drame en un *slang* inarticulé d'adolescent, aboutissant à des répliques aussi profondes que : « Hey ! Trop full honnête, Iago ! » Comme pour lui donner un vernis d'intellectualité, le texte aura été ponctué ici et là par quelques références d'une érudition populacière que les plus obtus des spectateurs imaginables sont à même de décoder : « Être ou ne pas être », « Montaigu et Capulet », etc. Au bout du compte, en véritables clowns de cirque, des personnages sans substance auront cabotiné pendant une heure et demie, vidant *Othello*, et plus généralement Shakespeare, de toute dimension tragique. On pourrait se réjouir que le classique ait été détrôné par la verve irrévérencieuse d'une jeune compagnie, mais encore faudrait-il que le classique en question ait été critiqué, démonté et renversé par autre chose qu'un burlesque monochrome (brun) valorisant ignorance, bêtise et grégarisme.

King Lear contre-attaque, mis en scène par Jacques Laroche. Spectacle des Productions Préhistoriques, présenté à l'Espace Libre en septembre 2008. Sur la photo : Sophie Martin (le Cuistot) et Alexia Bürger (le Matelot). © Mario Villeneuve.

C'est un spectacle d'une tout autre qualité qu'ont proposé le Théâtre de l'Atelier et le metteur en scène Louis Fortier. Presque entièrement dissimulées sous les costumes et les masques magnifiques, les huit actrices réunies sur la scène avaient tout à fait l'air de femmes mi-séniles aux corps déformés, protubérants et cassés, aux visages ravagés par les malheurs de la vie qu'elles exposent avant le début de la pièce proprement dite en une série de capsules vidéo présentées sur écran géant aux spectateurs qui ont eu la bonne idée d'arriver à l'avance. Sous la houlette de Robert Pantalon, sorte de metteur en scène-thérapeute gentiment dictatorial qui dirige la représentation à partir du centre de la première rangée où il est assis, les actrices ne quitteront jamais leurs personnages respectifs : lui et elles accueillent les spectateurs, leur parlent pendant l'entracte et leur disent au revoir à la fin en conservant masques, costumes, gestuelles pataudes et voix brisées, si bien que ce ne sont pas Sophie Brech, Annie Valin ou Isabel Rancier que le public applaudit une fois la représentation d'*Hamlet* terminée, mais bien Peggy, Yvonne et Marina (la représentation de *Notre Hamlet* se terminera pour sa part une fois tous les spectateurs sortis du théâtre au moment où plus personne ne sera là pour voir les visages à découvert). Dirigées comme les disciples d'un gourou faussement bonhomme qui leur fait recommencer des scènes, échanger leurs rôles, revoir leur façon de jouer, etc., sans leur ménager remarques cruelles et demandes humiliantes, les huit femmes, qui laissent peu à peu voir leur mécontentement et les marques de leur exaspération, parviennent contre toute attente à faire avancer la tragédie de Shakespeare jusqu'à son dénouement. Les actrices et le metteur en scène donneront vie, malgré leur apparence grotesque, à chacun des principaux personnages de la tragédie shakespearienne. La pièce de Fortier fut de la sorte à la fois l'histoire d'une ridicule (et hilarante) troupe de théâtre amateur et une vraie représentation d'*Hamlet*.

Pour la bonne mesure, deux critiques de ce spectacle remarquable, dont c'était la deuxième mouture, doivent néanmoins être émises. Les actrices ne parvenaient pas à tenir jusqu'au bout leur rôle de femmes désorientées jouant Shakespeare en amateures. Par exemple (ce qui est dit ici pourrait s'appliquer à toute autre actrice de la troupe), Marie-Do Cousineau acquérait subitement, lorsqu'elle passait de Noura à Claudius, une agilité et une élocution qui ne pouvaient être à la portée de la disciple de Robert Pantalon. Pour que le spectacle ait été parfaitement réussi, il aurait fallu effacer toute trace de ce décalage ; il aurait fallu que ce fussent véritablement les femmes blessées de *Notre Hamlet* qui aient interprété et rendu dans toute leur profondeur les personnages d'*Hamlet*. C'est là un point important sur lequel travailler dans le cas où Fortier envisagerait une troisième version de son spectacle. Un autre point qui pourrait être amélioré concerne le texte. Au cours de la seconde partie du spectacle, l'histoire des femmes sous la conduite de Pantalon est progressivement délaissée, jusqu'à ce qu'elle disparaisse presque entièrement au profit de la pièce de Shakespeare. Tout se passe – et c'est malheureux – comme si *Hamlet* phagocytait progressivement *Notre Hamlet*. Pourtant, l'exaspération progressive des huit femmes qui, au cours de la première partie, acceptaient de moins en moins facilement d'interrompre le spectacle pour se plier aux demandes extravagantes, et souvent injustifiées, du metteur en scène, laissait clairement présager un moment de révolte où la troupe se serait prise en main. Les huit femmes auraient alors pu soit abandonner Shakespeare afin de livrer leur propre message, soit faire fi des demandes du metteur en scène en jouant à leur manière le Shakespeare qui leur convenait. Ce

Notre Hamlet, adapté et mis en scène par Louis Fortier. Spectacle du Théâtre de l'Atelier, présenté à Premier Acte en septembre 2008.
Sur la photo : Annie Larochelle (Marthe jouant Ophélie) et Annie Valin (Yvonne jouant Polonius). © Marc Gourdeau.

filon, qui aurait encore enrichi la mise en parallèle entre l'esthétique shakespearienne et les angoisses des personnes les plus moralement démunies de la Vieille Capitale en 2008, n'a malheureusement pas été creusé, le metteur en scène préférant, en deuxième partie, conduire *Hamlet* d'une manière moins heurtée jusqu'à sa fin attendue. Peut-être faut-il voir là la marque d'un ultime respect pour le grand Will ?

Toujours est-il que, malgré leur valeur artistique respective, qui était aux antipodes, *King Lear contre-attaque* et *Notre Hamlet* questionnent chacun à leur manière la place que peuvent actuellement occuper et le rôle que peuvent encore jouer les classiques du répertoire théâtral, et plus largement le théâtre, dans la société québécoise contemporaine. Interprétant des personnes tarées interprétant Shakespeare, les acteurs des Productions Préhistoriques et du Théâtre de l'Atelier mettaient le théâtre élisabéthain à distance, le faisant passer par une sorte de filtre crétinisant. Leurs spectacles semblent affirmer que le monde actuel n'est plus tout à fait à la hauteur des chefs-d'œuvre théâtraux du passé, qu'il ne peut plus se mesurer à eux sans les rabaisser, les rendre ridicules, et ce, tout en dévoilant toute l'étendue de sa propre médiocrité, de sa propre insuffisance. Aujourd'hui, nous disent ces deux troupes, le grand théâtre ne va plus de soi. Reste à voir quelles qualités esthétiques et intellectuelles peuvent être tirées de ce décalage et de ce malaise. ■